

La maison aux volets clos



August W. Derleth

**Gloubik Éditions
2021**

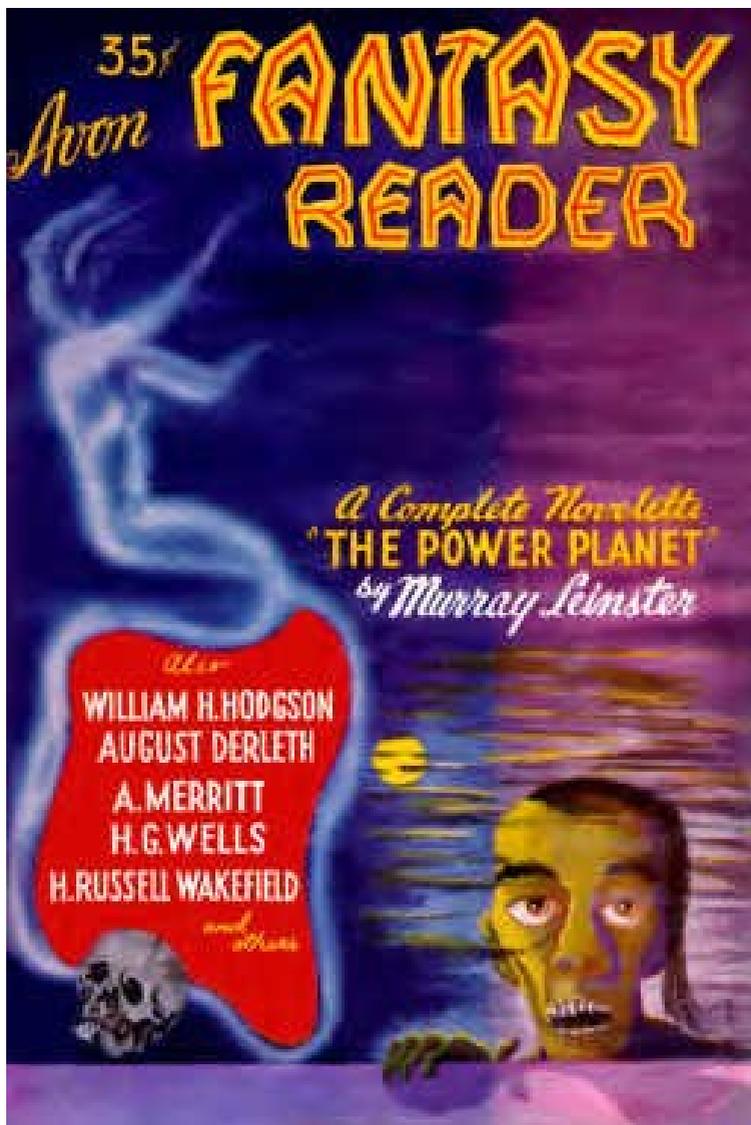
Le texte qui suit est la traduction en français de la Nouvelle de August W. Derleth, *The Shuttered House*, telle que publiée en 1947 dans le numéro 1 de *Avon Fantasy Reader*. Mais elle est parue pour la première fois dans *Weird Tales* d'avril 1937.

Ce document vous est offert. Vous n'êtes pas pour autant autorisés à en tirer un quelconque profit pécuniaire.

Liste des illustrations

- Couverture de *Avon Fantasy Reader* N°1 (1947)--3
- Illustration extraite de *Weird Tales* - avril 1937---9
- Couverture de *Weird Tales* - avril 1937 -----47

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.



Pour nous, August Derleth est l'un des plus grands maîtres américains de l'histoire de fantômes. Il est également l'un des principaux écrivains régionaux de notre pays. Réunissez ces talents et vous obtenez l'histoire d'une vieille maison sinistre à l'architecture inquiétante et à l'influence sinistre et fascinante qui lui est propre...¹

PETER JEPSON s'était fait une idée de la maison presque dès le premier regard. La maison était attrayante, le vert foncé des volets bien fermés sur toutes ses fenêtres, et le blanc éclatant de ses murs de briques lui donnait un air d'enchantement douteux. Il y avait une large piazza que l'on ne pouvait pas voir de la rue à cause du vieux mur de

1 Petit texte de présentation placé en tête de la nouvelle dans la Avon Fantasy Reader N°1

jardin en briques rouges ; Jepson ne pouvait s'empêcher de considérer cela comme un atout, car il savait que Carlotta n'aimait pas être épiée par les villageois curieux, et lui-même ne tenait pas à être le centre de l'attention certaine qui lui serait portée une fois que l'on aurait appris qu'il était compositeur de profession.

Et puis, il y avait autour de la maison un air étrangement silencieux, rompu seulement par de vagues gazouillis provenant des profondeurs du feuillage, et imprégné, à cette époque de l'année, de l'odeur douce et lourde des lilas, une éruption de lavande en fleur au pied du jardin. Il y avait aussi beaucoup de fleurs qui poussaient à l'état sauvage sur la pelouse et parmi les mauvaises herbes du jardin, et les arbres et les arbustes fleuris semblaient avoir très bien poussé sans soins.

L'agent prit soudain la parole, brisant l'attention de Jepson.

— Le vieux Josiah Brendon a construit la maison, dit-il avec l'air de se lancer dans un conte.

— Un avare... mort en comptant son or, dit-on. Sa femme était tout aussi mauvaise d'une autre manière... elle détestait tout le monde, ne sortait jamais ; d'ailleurs, il y a des femmes comme elle à *Sac Prairie* aujourd'hui. Mais leur fils, Mark, et sa femme, Elva, étaient les pires. Aucun doute là-dessus. Je connaissais bien Mark ; un bon gars... Je n'ai jamais compris ce qui lui a pris. Mais personne ne sait exactement ce qui rend fou.

— Je me souviens quand ils ont emmené Elva à l'asile, et quand ils l'ont ramenée pour l'enterrer. Je suppose que c'est ce qui a fini par énerver Mark. Ça lui a donné raison.

Il vivait seul ici, à l'époque, et il avait l'habitude de sortir la nuit, de frapper les volets des fenêtres et de gratter le mur du jardin jusqu'à ce que ses doigts saignent. À la fin, ils ont dû l'emmener, lui aussi.

Il s'arrêta d'un air songeur, pinçant les lèvres et rétrécissant les yeux de manière réfléchie, et ajouta :

— Ils l'ont ramené vivant, mais avec des cheveux blancs et l'air terriblement vieux. Il n'est pas revenu dans cette maison... il est allé dans un des hôtels et y a pris un appartement. Il ne voulait pas s'approcher de cet endroit. Je l'ai vu peu de temps avant sa mort l'année dernière et j'ai obtenu l'agence.

— Intéressant, commenta brièvement Jepson. Et personne n'a habité ici depuis ?

— Eh bien, ah, oui, murmura l'agent en

s'excusant. Un célibataire crasseux a vécu ici pendant environ une semaine. On peut difficilement appeler ça occuper la maison. Il avait des idées bizarres.

— Des idées ? fit écho Jepson avec distraction.

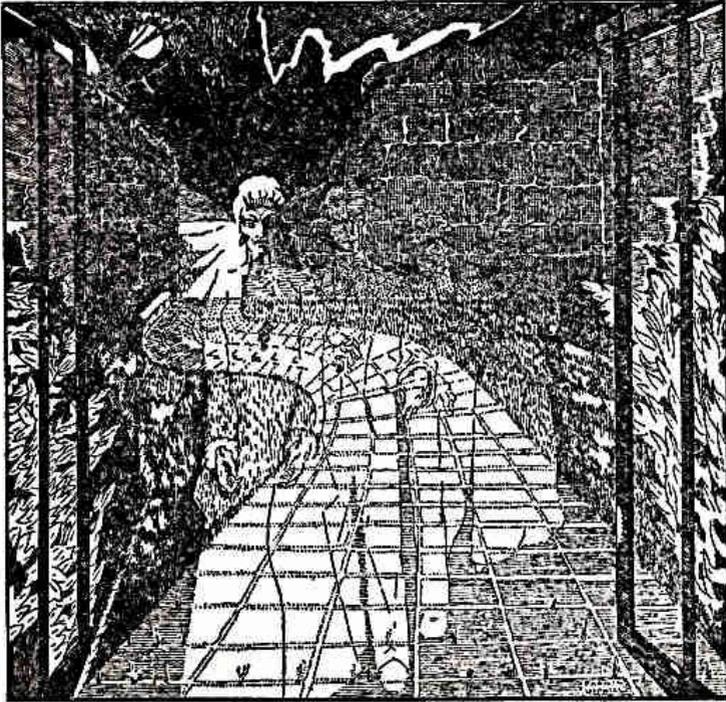
M. Burcher hocha vigoureusement la tête.

— Il avait l'impression que quelqu'un essayait de l'approcher. Je n'ai jamais rien entendu de tel.

Il fit une pause et ajouta pensivement :

— J'étais content de l'avoir sorti de la maison.

Jepson regarda les portes-fenêtres, le jardin envahi par les mauvaises herbes et le haut mur de briques qui fermait la rue. Il a souri en lui-même.



"They come stilly on, their faces expressionless and cold."

— Bien, dit-il. Je vais prendre la maison pour l'été, au moins.

Burcher sourit avec enthousiasme.

— Il n'y aura que vous, M. Jepson ? demanda-t-il.

— Oh, non. Ma sœur invalide va emmé-

nager avec moi, répondit Jepson. Et bien sûr, il y aura une cuisinière, une bonne et une infirmière pour Carlotta.

Ensemble, ils sortirent de la maison.



Peter Jepson et sa sœur emménagèrent dans la maison le premier juin.

M^{lle} Carlotta, une femme anguleuse et sans prétention qui avait passé une décennie à dorloter ses nerfs, avait d'abord été satisfaite du choix de son frère. Cependant, il n'avait pas été assez optimiste pour espérer qu'elle serait longtemps satisfaite, mais il n'avait pas pensé qu'elle se plaindrait si tôt. Après une journée dans la maison, elle lui fit remarquer qu'elle était plutôt humide. Il repoussa fermement cette suggestion.

— Et puis aussi, Peter, a-t-elle poursui-

vi, l'air est étrange dans la maison.

Il choisit de ne pas en tenir compte du tout. Il était en ce moment plongé dans la partition de *La Prairie* de Leo Sowerby, et son enthousiasme pour cette œuvre avait rapidement augmenté.

— C'est une grande œuvre, Carlotta, dit-il pour tenter de détourner son esprit de la plainte. Les critiques peuvent dire tout ce qu'ils veulent sur la rareté des bons compositeurs du Midwest, mais je te dis que Sowerby...

En levant les yeux à ce moment-là, il découvrit sa sœur qui regardait le jardin à travers les portes-fenêtres de son bureau.

Au même moment, elle capta son regard, et sans sourciller, elle murmura durement :

— Il y a un homme étrange dehors !

Surpris, il se retourna. L'après-midi était nuageux avec un soupçon de pluie, et le jardin, toujours dans l'air immobile d'une journée étouffante, était fortement ombragé par les nuages qui se pressaient et les arbres qui pendaient bas. Près des buissons de lilas, au fond, il semblait bien y avoir une silhouette, celle d'un homme plutôt courbé, de taille moyenne, qui était apparemment occupé à travailler au pied du mur. Jepson était sur le point de faire un commentaire, lorsque les nuages se déchirèrent, la lumière du soleil inonda le jardin, et la silhouette avait disparu.

Il fût surpris.

— Comme c'est étrange ! murmura-t-il à l'instant.

Il éprouvait un inexplicable sentiment

de soulagement à l'idée que la silhouette avait disparu.

— Il y a quelque chose qui fait cette ombre, Carlotta, dit-il en se tournant vers sa sœur.

Carlotta regardait toujours le mur.

— C'est parti, ma chère, dit-il.

Elle ouvrit deux fois les lèvres pour parler, puis les referma à bout de souffle. Puis elle dit doucement :

— Non. Il est toujours là. Il s'est déplacé d'environ deux mètres, juste derrière le buisson sur la gauche. Je peux encore le voir. Je... Je ne pense pas que ce soit une ombre.

Le compositeur se tourna et regarda vers le mur, mais après une demi-minute d'examen attentif, il secoua la tête.

— C'est absurde, dit-il. Il n'y a rien là.

Comme elle continuait à fixer le jardin, il se leva brusquement afin de lui couper la vue.

— Écoute, Carlotta, dit-il, d'une voix sévère, tu nourris trop ton imagination.

Pendant un moment, ses yeux ont semblé ne pas le voir, puis ils sont revenus lentement sur lui. Elle sourit et, avec un petit signe de tête, dit :

— Peut-être bien. Mais l'ombre est toujours là.

Ils restèrent quelques instants à se défier du regard. Puis, brusquement, elle se retourna et quitta la pièce et, après un moment d'hésitation, Jepson s'assit de nouveau, jeta un regard fugitif dans le jardin et retourna à la partition qu'il étudiait, pensant que les

choses seraient beaucoup plus faciles si Carlotta pouvait être persuadée de cesser d'être invalide.



Quatre jours passèrent, au cours desquels Jepson avait remarqué chez sa sœur une vague inquiétude qui le troublait. Il était inhabituel que Carlotta manifesta la moindre émotion. Pendant un moment, il avait espéré que la vie d'invalide avait commencé à s'estomper, mais il connaissait trop bien sa sœur pour se faire des illusions à ce sujet.

Un jour, lors d'un déjeuner, Carlotta libéra soudainement son esprit et, sans aspérité inhabituelle, elle lui coupa la parole alors qu'il entamait une discussion sur son travail.

— Je crois que j'aimerais vivre ailleurs, dit-elle brusquement.

— Ma chère ! dit-il fermement.

— Je pense que c'est la maison, poursuit Carlotta. Elle me bouleverse, elle me fait presque peur.

Il la regarda un moment comme s'il n'avait pas bien entendu. Puis il reprit.

— C'est absurde. Ce dont tu as besoin, Carlotta, c'est d'un peu d'air frais et d'exercice.

— Eh bien, je ne sais pas, répondit-elle rapidement. Peut-être que je le sais, mais je ne le pense pas. Je suis faite pour une vie sédentaire, Peter, et je n'ai jamais eu besoin d'air et d'exercice. Non, c'est la maison. J'en suis sûr, et c'est étrange, quand on y pense.

— Très, a convenu sèchement Jepson.

Il grogna de façon peu gracieuse, puis, ayant terminé son repas, il s'excusa et laissa

sa sœur fixer avec sérieux les briques croulantes, couvertes de vigne, du mur du jardin, que l'on pouvait distinguer à travers les arbres.

Mais le souvenir des paroles de Carlotta le dérangeait, et il dut admettre qu'il n'avait pas aussi bien dormi qu'il aurait pu.

Carlotta avait probablement été affectée de la même manière. Il y pensa, jusqu'à ce qu'il se leva enfin et commença à marcher dans la vieille maison, l'étudiant au fur et à mesure. Elle n'avait rien d'humide, décida-t-il, se souvenant de la plainte initiale de Carlotta. Au fur et à mesure qu'il avançait, il se rendait compte que l'atmosphère était étrange, mais il n'y avait rien d'inhabituel à cela dans une maison qui était restée fermée aussi longtemps que celle-ci. Malgré cette proximité, l'atmosphère était agréable et, après quelques minutes, il retourna à son

travail, s'irritant du temps qu'il avait perdu pour les fantaisies de sa sœur.



Le lendemain, Carlotta insinua à nouveau ses fantaisies dans la conversation à table.

— Eh bien, dit Jepson, enfin résigné, que ressens-tu au juste ?

Carlotta le regarda d'une manière instable, son front haut faisant ressortir ses grands yeux bruns. Elle se pencha sur la table et dit doucement :

— J'ai toujours l'horrible sentiment que nous ne sommes pas seuls, qu'il y en a d'autres ici, d'autres que nous pouvons sentir et parfois voir, comme l'autre jour dans le jardin. Et ils essaient d'entrer... je peux le sentir, surtout la nuit.

Pendant un moment, Jepson la regarda avec étonnement.

— D'autres personnes ici essaient d'entrer ? répéta-t-il avec étonnement.

Puis :

— Carlotta, je crois que tu es malade.

Carlotta secoua la tête ; sa voix s'éleva.

— Je peux sentir qu'ils essaient de nous atteindre, je peux les sentir. Je ne sais pas ce qu'ils veulent, mais j'ai peur, Peter, j'ai vraiment peur. La nuit, je me réveille, et je suis mortellement terrorisée... parce que je pense que quelqu'un a fermé les volets, et que je suis enfermée avec eux. Et puis j'ai horreur de ce mur du jardin, depuis que j'y ai vu l'homme. Je ne veux pas rester ici plus longtemps, Peter. Je ne me sens plus moi-même. Parfois, j'ai l'impression d'être quel-

qu'un d'autre. Hier, je voulais t'appeler Mark... je l'avais sur le bout de la langue, et je me suis dit : *comment peux-tu être Mark ? Tu es Peter* ; je n'ai jamais connu quelqu'un qui s'appela Mark. C'est pour cela que je veux m'en aller.

Pendant un instant, l'étonnement de Jepson le laissa sans voix. Puis, sentant l'intensité de sa voix et craignant pour sa santé mentale, il se pencha brusquement vers elle et commença à lui tapoter doucement le bras.

— Je ferai ce que je peux, ma chère, promit-il, retenant difficilement son étonnement.

— C'est bien, dit Carlotta, et elle reprit son repas comme si rien d'extraordinaire ne s'était produit.

Il l'observa attentivement pendant un

court instant, puis il se remit à manger.

Carlotta, ayant terminé, s'adossa à sa chaise et dit avec désinvolture :

— Au fait, Peter, cela fait des années que je ne t'ai pas entendu jouer "*Vogel als Prophet*" de Schumann aussi parfaitement que tu l'as fait hier soir.

Jepson leva les yeux au ciel, la bouche ouverte de surprise. Il posa sa fourchette à côté de son assiette.

— Quoi ? demanda-t-il incrédule. Qu'est-ce que tu as dit ?

Elle le regarda avec une légère irritation.

— "*Vogel als Prophet*" répéta-t-elle. Tu l'as très bien joué hier soir.

— Hier soir, murmura-t-il avec hésita-

tion.

» La nuit dernière ? Mais je ne me suis pas approché du piano après le dîner d'hier, protesta-t-il d'une voix troublée. Et je n'ai pas joué le *Vogel als Prophet* depuis des mois. Tu as dû rêver, Carlotta.

Elle le considéra, une vague inquiétude pour lui se lisant sur son visage.

— Oh, c'est impossible, Peter. J'étais éveillée. Je ne pouvais pas dormir. J'étais même assise dans le lit. Oh, il n'y a aucun doute que je l'ai entendu... aussi clair que possible. Tu as donc dû la jouer.

— Mais je ne l'ai pas fait, a-t-il presque crié. Je me suis couché peu de temps après toi la nuit dernière. Je ne me suis pas approché du piano.

Il ressentit une impulsion déraison-

nable pour se mettre furieusement en colère. Elle leva les sourcils et le fixa avec des yeux étonnés.

— Mais, Peter, dit-elle doucement, je sais que je l'ai entendu. Alors tu as dû la jouer dans ton sommeil.

— C'est absurde ! s'emporta-t-il. Je ne suis pas et je n'ai jamais été somnambule.

Elle le regarda un moment avec une expression déconcertée sur le visage. Puis, tout à coup, presque agressivement, elle dit :

— Je suppose que tu vas me dire aussi que tu ne battais pas le tempo dans ta chambre la nuit dernière avec des tiges de métal. Ne commence pas à secouer la tête, je l'ai entendu tout aussi clairement que j'ai entendu la musique... clink, clink, clink... jusqu'à ce que j'en ai mal à la tête. Et je suis sûr que je t'ai entendu compter de temps en

temps, aussi. Il n'y a pas d'erreur à ce sujet.

— Mon Dieu ! Murmura-t-il.

C'est tout ce qu'il put dire. Et lorsqu'elle frappa vivement la table du plat de la main et exigea de savoir ce qu'il avait à dire, il ajouta docilement qu'il avait très probablement été somnambule. Voyant que cela semblait la satisfaire, il quitta la table et se dirigea presque frénétiquement vers le téléphone de son bureau, remerciant les puissances qui pouvaient exister que le docteur Evans, le célèbre spécialiste des nerfs, ait choisi de se retirer à *Sac Prairie*, sa ville natale. Il appella le docteur et lui demanda de venir dès que possible voir Carlotta.

Pendant le reste de l'après-midi, il fut incapable de travailler sous la tension de ce qu'il considérait comme les hallucinations alarmantes et violentes de Carlotta. Il était

également troublé par le souvenir récurrent d'un rêve inquiétant qu'il avait fait la nuit précédente... un rêve vague de quatre personnes autour de son lit, cherchant à le toucher. Il s'était levé ce matin-là avec l'impression que quelqu'un d'inconnu se trouvait près de lui... une impression comme si quelqu'un essayait de l'atteindre... et les mots de Carlotta avaient fait resurgir cette impression. Il se souvenait aussi de l'histoire du locataire célibataire qui avait quitté la maison en disant que quelque chose avait essayé de le toucher.



Le docteur Evans examina Carlotta ce soir-là. Lorsqu'il descendit les escaliers après l'examen, Jepson l'attendait avec impatience.

— Eh bien, que pensez-vous de son

cas ? demanda-t-il.

— Très curieux, très curieux, murmura prudemment le médecin. Il est certain que la maison la bouleverse. Bien sûr, c'est un fait bien connu que certains lieux et souvent certaines personnes ont des effets troublants sur les individus, en particulier sur les personnes nerveuses comme votre sœur. Je pourrais vous citer un nombre extraordinaire de cas similaires.

— A votre avis, donc, la maison a un mauvais effet sur elle ?

Le docteur Evans hésita.

— Mauvais ? Eh bien, ça la perturbe, comme je l'ai dit. Je ne peux pas dire que cela a un effet néfaste sur elle, mais bien sûr, si cela devient chronique, ses nerfs vont naturellement en souffrir. J'ai l'impression qu'elle croit qu'il y a quelqu'un dans le bâti-

ment, un groupe de personnes, de toute évidence, qu'elle semble croire emprisonnées ici et qui essaient de l'atteindre. Cela ressemble dangereusement à une paranoïa naissante. Les volets semblent lui donner cette impression, mais son infirmière m'a dit qu'ils ne sont jamais fermés. En fait, deux personnes sont devenues folles dans cette maison... je suppose que vous le savez.

Il s'arrêta soudainement, une expression sur son visage comme si une pensée surprenante lui venait.

— Mark Brendon et sa femme, murmura-t-il. Quelle étrange coïncidence ! Je me souviens de leur folie persistante. Elle était latente chez les vieux, et elle est ressortie chez eux... ce sentiment à propos des volets. Ils étaient obsédés par l'idée que les volets et le mur du jardin les empêchaient d'accéder à la ville. Singulière coïncidence, n'est-ce

pas ?

— Vous ne pensez sûrement pas qu'il y a une influence à l'œuvre ? demanda Jepson avec incrédulité, en élevant la voix.

Au moment même où il posait la question, un soupçon l'assaillit soudain.

Le docteur Evans secoua la tête.

— Oh, ne vous méprenez pas. Je n'insinue rien de tel. Bien sûr, il y a eu des rumeurs insensées au sujet de la maison, mais elles sont surtout le fait de petits garçons, et je suis sûr que vous savez aussi bien que moi que pour le petit garçon des villes, une maison hantée est presque une nécessité psychologique.

— Vous vous voilez la face. Docteur.

— Et vous tirez des conclusions hâtives, M. Jepson, dit le docteur, un peu brus-

quement. Votre sœur est extrêmement nerveuse, c'est tout. Je pense que la maison l'affecte, et si j'étais vous, je la ferais sortir immédiatement, ou elle pourrait développer des phobies.

Pendant un moment, Jepson fit face au médecin, le défiant. Mais une foule de pensées troublantes surgirent dans son esprit, et il demanda brusquement :

— Dites-moi. Docteur, la force psychique existe-t-elle ?

Le docteur Evans eut l'air mal à l'aise et jeta un coup d'œil hâtif à sa montre.

— Oui, dit-il, un peu à contrecœur, cela existe. Ne me demandez pas d'en expliquer le pourquoi... je ne le peux pas. Mais cette chose existe, en effet, oui. Les résidus psychiques, comme certains les appellent. Souvent laissés sur les lieux de morts violentes,

d'accidents, ou d'explosions d'émotions vives.

— Comme la folie ?

— Comme la folie, répondit le docteur.

Ils se regardèrent sans mot dire, le docteur tripotant son chapeau.

— Et les forces qui laissent des résidus psychiques peuvent-elles revenir dans cet endroit ? demanda Jepson. Peuvent-elles revenir... disons, des gens qui sont morts ?

— Je ne sais pas, dit le médecin. Vous attendez de moi que je déclare croire aux fantômes ?

Jepson ignora la question.

— Dites-moi, demanda-t-il, avec une étrange intensité dans la voix, laquelle des pièces de cette maison était la chambre de

Josiah Brendon, et qui avait la chambre que ma sœur occupe maintenant ?

Le docteur, quelque peu déconcerté, réfléchit un peu. Puis il répondit :

— La chambre du vieux Josiah est celle qui se trouve juste au-dessus de votre bureau, et...

— Ma chambre, interrompit Peter.

— Et la chambre que votre sœur a maintenant était celle d'Elva Brendon.

— Ah, dit Jepson bizarrement. Et compter de l'argent pourrait ressembler à quelqu'un qui bat le temps avec des tiges de métal, n'est-ce pas ?

Le docteur Evans le regarda d'un œil professionnel, sa première réaction étant de s'inquiéter de la santé mentale de Jepson.

— Dites-moi. Docteur, poursuit Jepson, connaissiez-vous bien Elva Brendon ?

— Oh, oui, dit le docteur avec expansivité, et avec un certain soulagement de constater que la question de Jepson était normale, venant après son commentaire apparemment hors de propos sur l'argent à compter. Une grande et belle femme aux cheveux argentés... ce qu'on appelle maintenant le blond platine. Mais si sensible !

— Jouait-elle du piano ? Ajouta Jepson.

— Très bien, en effet.

— Et je suppose qu'elle avait un morceau préféré ? insista Jepson, une impatience dans la voix.

— Oh, oui, deux ou trois, répondit le docteur. Mais son favori était une charmante petite chose de Schumann... voyons voir,

c'était... oui. *L'oiseau comme prophète.*

Jepson respira profondément et se retourna à moitié.

— Très bien, dit-il soudain, je vais faire ce que vous suggérez. Carlotta sera emmenée ; nous quitterons tous les deux la maison dès que je le pourrai, peut-être à la fin de la semaine. Et je vous remercie beaucoup. Docteur. J'attends votre facture sous peu.

Le docteur Evans partit en jetant un regard furtif à Jepson, et en se disant que tôt ou tard, le compositeur aurait besoin de soins médicaux.



Après avoir raccompagné le docteur à la porte, Jepson monta chez sa sœur. Il s'assit dans un fauteuil bas à côté de son canapé.

— Ma chère, demanda-t-il brusque-

ment, es-tu sûre que c'est *Vogel als Prophet* de Schumann que tu as entendu l'autre soir ?

— Tout à fait, répondit fermement sa sœur.

Il réfléchit à cela.

— Et le bruit de cliquetis que tu as entendu... cela aurait pu être quelqu'un qui comptait les pièces, n'est-ce pas ?

Elle réfléchit à la suggestion et finit par hocher la tête.

— Oui, c'est possible, dit-elle.

— Très bien, répondit-il en souriant. J'ai décidé de prendre une autre maison. Carlotta. Nous déménagerons à la fin de cette semaine.

— Oh ! dit-elle brièvement... Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis si rapidement ?

— Le docteur, répondit-il. Il pense que la maison pourrait être malsaine.

Elle acquiesça d'un air satisfait. Puis, soudain, elle regarda bizarrement autour de la pièce. Se penchant en avant, elle attrapa sa manche et murmura durement :

— Plus vite, si nous pouvons. Ils se rapprochent... je peux les sentir essayer d'entrer. La jeune fille... c'est la plus forte.

Jepson ne se sentait pas capable de répondre. Il sourit d'un air malade et s'éclipa de la pièce.

Il se coucha ce soir-là peu après dix heures, l'esprit encombré de pensées troublantes. Il s'endormit avec l'impression étrange que les hallucinations de sa sœur avaient un fondement réel.

Bientôt, son esprit troublé succomba

aux rêves. Il se vit dans la maison, de quelque part hors de cette pièce. Il était dans la maison et il pouvait se sentir dans la maison, mais il semblait regarder d'en haut. Il vit Carlotta, son infirmière, la servante, la cuisinière... et quatre autres personnes se faufilant dans les ombres du jardin, quatre figures étranges, un vieil homme et une vieille femme, et non loin d'eux, un jeune homme avec une jeune femme se tenant un peu en avant. Dans son rêve, il les reconnut tels qu'il les avait vus... Josiah Brendon, l'avare, et sa femme, la misanthrope, Mark Brendon et sa femme, Elva, dont les cheveux brillaient d'argent dans l'obscurité sans limites du rêve.

Ils s'avançaient vers la maison dans un silence terrifiant, leurs mouvements pleins de raideur. Il les vit bientôt dans la maison, la jeune femme en tête, une expression fé-

roce et sauvage sur le visage. Elle était comme une chasseresse. Ils étaient dans l'escalier, elle toujours en tête, bien qu'elle se soit arrêtée un moment au piano, et maintenant dans le hall du deuxième étage. Le vieil homme passa dans la chambre où dormait le détaché Jepson, et bientôt il était assis sur le plancher à compter de l'argent. Elva se rendit dans la chambre de Carlotta, tandis que Mark et sa mère traînaient dans le hall.

Elva s'avança vers Carlotta, qui dormait, inconsciente des yeux féroce-ment avides qui la fixaient. L'impression que quelque chose essayait d'entrer était sensible.



Il se réveilla brusquement. La porte de la chambre s'était ouverte en grinçant. Il se redressa dans le lit et voulut allumer la

lampe de chevet, mais, alors qu'il levait la main, celle-ci fût attrapée par le poignet et, avant qu'il ne puisse la retirer, la voix de sa sœur, sortant de l'obscurité, rendit ce geste inutile.

— Bon Dieu, Carlotta, que fais-tu ? demanda-t-il.

— Ils sont dans le jardin, ils sont dans le jardin, tous les quatre, répondit-elle d'une voix étouffée et agitée. Ils vont arriver.

Il fit mine d'allumer la lumière, mais elle l'arrêta de nouveau.

— Ils pourraient voir, prévint-elle. Va à la fenêtre et regarde. Ils arrivent.

Il sauta du lit et s'approcha imprudemment de la fenêtre. Puis il se retira brusquement dans l'ombre, loin du parallélogramme de lumière du clair de lune.

Car il y avait des gens dans le jardin. Peter eut un instant de colère face à cette invasion, puis sa colère se figea en une inquiétude glaciale face à la réapparition soudaine de son rêve. Il regarda fixement vers le bas. Ils étaient quatre, comme Carlotta l'avait dit, comme il l'avait rêvé. Quatre personnes qui descendaient lentement, d'un pas décidé, l'allée du jardin en direction de la maison, une jeune femme en tête, un jeune homme aux cheveux blancs qui suivait, et enfin un vieil homme et une vieille femme. Ils avaient le visage immobile et pâle dans la lumière de la lune, et leurs vêtements étaient étrangement vert-noir dans la lumière tranquille d'en haut. Ils avançaient raides, le visage froid et sans expression, les lèvres de la jeune femme légèrement entrouvertes. Ils passèrent devant des buissons et des arbres, se perdant momentanément dans les ombres profondes des branches en surplomb.

Puis ils sortirent au clair de lune devant les portes-fenêtres de son bureau en contrebas, et Jepson vit qu'ils se tenaient tous les quatre, sans ombre, dans la lumière froide et claire de la lune d'été... quatre personnages se tenant incroyablement sans ombre dans un clair de lune ininterrompu !

Il ne pouvait plus y avoir aucun doute... les quatre étaient les mêmes que ceux de son rêve effroyable... les Brendon. Ils étaient revenus pour reprendre cette maison, pour trouver si possible de nouvelles ouvertures pour la vie matérielle !

À ce moment-là, Carlotta arriva en tremblant à ses côtés.

— Ne les laisse pas entrer, ne les laisse pas entrer. J'ai peur. C'est la femme... la jeune femme... elle est déjà venue ici, la nuit où je t'ai entendu jouer du piano. Je n'ai rien

voulu dire, c'était après ça. Elle est venue dans ma chambre.

— Ils ne peuvent pas entrer, dit-il sèchement, se rappelant, alors même qu'il le disait, qu'il avait laissé les portes-fenêtres ouvertes contre la chaude nuit d'été. Je vais les empêcher d'entrer, ajouta-t-il. Puis il s'éloigna de la fenêtre, quitta la pièce et descendit les escaliers.

Les portes-fenêtres étaient grandes ouvertes, le clair de lune ininterrompu inondant le sol, son éclat réfléchi maintenant la pièce dans un crépuscule argenté. Il resta un moment indécis, puis il s'avança et regarda prudemment dehors. Il n'y avait rien. Il recula avec appréhension dans la pièce, une terreur glaciale s'insinuant en lui de façon possessive, et referma les portes-fenêtres derrière lui.

Puis il entendit quelque chose d'en haut : un clink... clink... clink, venant de sa chambre.

Il tourna sur lui-même pour entendre un léger souffle de mélodie venant du piano, mais il n'y avait rien. Alors il se jeta à travers la pièce et alluma la lumière, s'appuyant contre le mur dans la lueur bienvenue qui donnait vie à la pièce. Après une minute, il regarda attentivement dans le hall et, ne voyant rien, il alluma la lumière là aussi.

Il se dirigea lentement vers les escaliers, ses yeux fouillant chaque coin sombre. Arrivé au pied de l'escalier, il se retourna pour regarder autour de lui. Il ne vit rien.

Puis, brusquement, il entendit l'infirmière de Carlotta crier.

Il resta figé tandis que des lumières s'allumaient au-dessus de lui et qu'en un ins-

tant l'infirmière elle-même apparaissait en haut de l'escalier, les yeux écarquillés de terreur.

— Oh, M. Jepson ! s'écria-t-elle en le voyant.

Sa voix le tira de sa frayeur. Il monta l'escalier, entendant vaguement l'infirmière dire :

— C'est M^{lle} Carlotta, quelque chose ne va pas. Elle parle de façon très étrange. Je ne semble pas pouvoir faire quoi que ce soit avec elle.

— Je vais aller la voir, dit-il d'une voix forte.



Un instant plus tard, il se trouvait devant la chambre de sa sœur, la voix de celle-ci lui parvenant de l'intérieur. Puis il ouvrit la

porte. Il vit Carlotta à genoux devant la fenêtre, regardant le vieux mur du jardin qui s'écroulait.

Il n'en revient pas.

— Carlotta, dit-il sèchement, tu vas prendre froid là-bas. Retourne te coucher.

— Si tu les emmènes, a-t-elle répondu d'une voix basse et artificielle, sans se détourner de la vitre. Emporte-les seulement.

Jepson s'avança et se tint au-dessus d'elle, alarmé, regardant son visage blanc.

— Je ne peux même plus voir par-dessus le mur, et le jardin... ce ne sont que des mauvaises herbes, de viles et laides mauvaises herbes. Et ces horribles volets partout. Oh, Mark, enlève-les de ma fenêtre. Toujours fermés devant mes yeux. Enlève-les !

— Carlotta ! s'exclama-t-il d'une voix rauque.

— Enlève-les, Mark. Je ne vois plus rien. Je ne vois pas la ville.

Sa voix avait un ton monotone et fatigué, qu'il ne reconnaissait pas. Il la conduisit et la déposa tendrement sur son lit.

— Carlotta, murmura-t-il distraitement.

Il prit sa main et commença à la frictionner. Il regardait le visage immobile, et des yeux qui ne le voyaient pas. Ses mains tremblèrent.

— Je pourrais aller mieux alors, Mark... il suffit de les enlever.

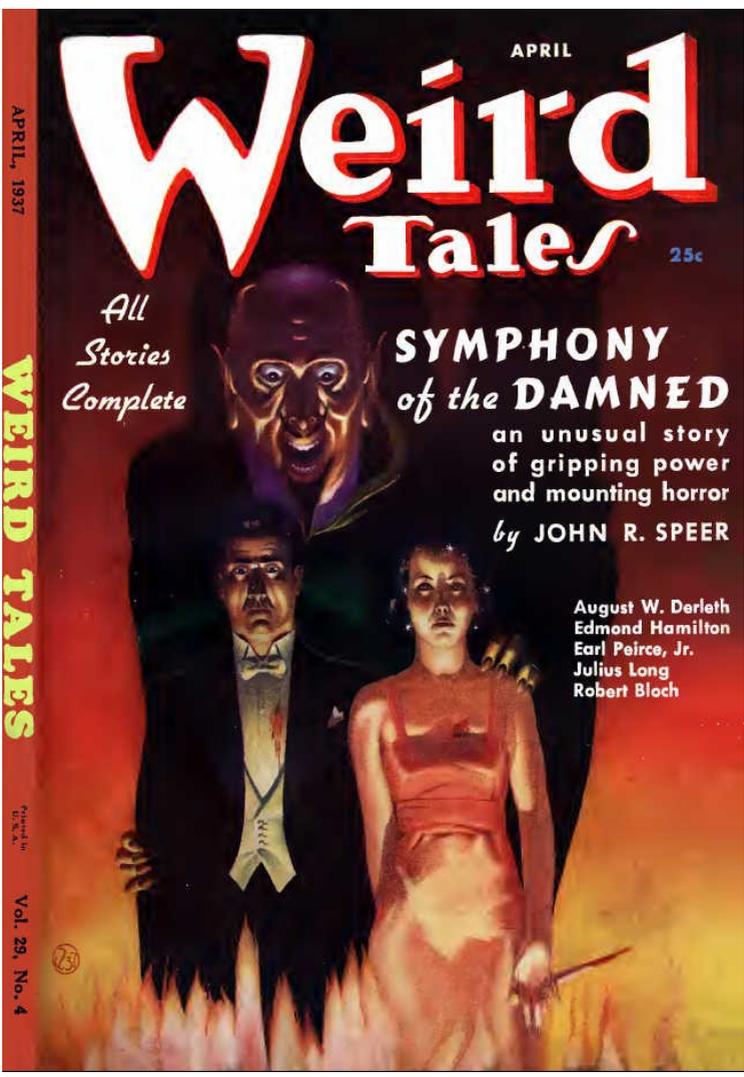
Il se tenait debout, frissonnant, le souvenir de son rêve et sa signification s'imposant à son esprit. Puis, soudain, il appella l'infirmière à grands cris et sortit de la pièce

en courant pour appeler le médecin.

Alors qu'il se tenait au-dessus du téléphone, ses yeux perçurent un mouvement dans la place éclairée par la lune devant les portes-fenêtres. Il y avait trois silhouettes qui descendaient l'allée du jardin... un jeune homme, un vieil homme et une vieille femme. La jeune femme était partie... Elva était partie, de retour dans son ancienne chambre. Et la voix rude qui hurlait d'en haut n'était plus seulement celle de Carlotta, mais en partie celle d'Elva, une voix qui s'élevait dans une pure et folle terreur.

— Emmène-les ! Emmène-les !

Il avait attendu trop longtemps. Il y aurait toujours des volets maintenant pour Carlotta. Comme un automate, il souleva le téléphone de son berceau et appella le médecin.



APRIL, 1937

WEIRD TALES

Published
Weekly

Vol. 29, No. 4

APRIL

Weird Tales

25c

All
Stories
Complete

SYMPHONY of the DAMNED

an unusual story
of gripping power
and mounting horror
by JOHN R. SPEER

August W. Derleth
Edmond Hamilton
Earl Peirce, Jr.
Julius Long
Robert Bloch